## LES RENCONTRES

## **«SANS TRANSITION:**UTOPIES ET MÉTAMORPHOSES»

# L'ESSENTIEL DES RENCONTRES

« Beaucoup de femmes doivent fuir. On nous dit "c'est pas la guerre chez vous!", mais si, c'est la guerre en famille! Certaines disent "je préfère mourir dans la mer plutôt que de mourir dans la souffrance ici". Est-ce que je peux me retourner? Non, je dois aller au bout. Si tu as traversé la mer, et que tu es là, il faut se battre pour aller de l'avant. [...] Des femmes m'ont dit « Mariame, il faut que tu te lèves, tu ne peux pas rester à terre à pleurer. On va faire une association! » Mais pour faire quoi? De la cuisine. On s'est lancées, on a commencé à faire une cantine à lvry, on a goûté la sauce 40 fois: « c'est assez doux? » « Oui, c'est doux! Obligé ils vont aimer. » [...] Maintenant, on veut avoir notre local pour se raconter une belle histoire entre nous, sachant qu'on ne peut pas effacer le passé. »

Mariame Dosso, Cantine des Femmes battantes

Face aux bouleversements écologiques, sociaux et démocratiques entraînés par le déchaînement du capitalisme néolibéral, et devant l'urgence d'une transformation systémique radicale, les rencontres « Sans Transition, utopies et métamorphoses » étaient une invitation à se retrouver, membres d'organisations, de collectifs, artistes, universitaires, militant.es engagé.es, pour créer un espace de brassage et d'échanges d'expériences et dépasser ensemble la « transition » ; 180 d'entre vous furent présent.e.s les 5 et 6 novembre 2021 à Paris. Cet avant-propos et ces quelques pages vous proposent de revivre l'essentiel des idées, des échanges et des expérimentations vécues lors ces deux jours intenses.

Face à une situation historique inédite, comment créer les conditions d'une rupture franche avec ce modèle destructeur ? Comment s'ouvrir à des transformations en profondeur de nos façons de voir, de penser et d'agir à même de stopper le système ravageant le vivant et mettant en péril la survie de l'humanité ? Ces rencontres ont donné à voir la variété des résistances, des modes d'actions et des imaginaires, pour en dégager des complémentarités et des frottements. Elles nous ont permis de sentir à quel point les luttes et les alternatives déjà existantes commencent à donner corps à un archipel d'utopies en résistance qui tracent les contours pluriels d'un autre horizon.

En interrogeant les bouleversements du monde en cours tout autour de nous, ces Rencontres nous ont permis de **questionner nos propres mutations.** Nos organisations, nos collectifs, dans leur majorité, font peu évoluer (ou trop lentement) leurs pratiques et modes de pensées, confrontées à différents obstacles. Nous restons bloqué.e.s dans le paradigme de la « transition » : faire évoluer graduellement les modèles dominants à partir des formes de pensées et d'actions qui les ont engendrés.

Pourtant, l'époque actuelle nous pose de nombreuses questions et défis : comment se métamorphoser en profondeur ? Comment remettre en cause ce qui doit l'être pour continuer d'avancer ensemble ? Qu'est-ce qu'implique d'avancer vers plus de démocratie radicale au sein de nos associations, collectifs, municipalités, etc. ? Comment les vivre comme des organismes vivants et sortir de nos propres logiques extractivistes et productivistes ? Comment vraiment arriver à construire des commun(s) dans un monde abîmé, en ayant intériorisé malgré nous la logique de concurrence et de multiples relations de domination ? Face à la montée en puissance des territoires et du « terrestre », comment se vit la nécessité d'ancrage territorial de nos structures et mouvements ?

Comment prendre soin de nos interdépendances ? Comment métamorphoser nos sensibilités et ce que l'on entend par « raison », au-delà des séparations héritées de la modernité ? Comment se réapproprier des savoirs pour métamorphoser radicalement nos mondes ? Comment composer nos mouvements et nos alliances lorsqu'on défend une écologie de rupture, notamment dans des perspectives populaires et décoloniales ? Quelles positions entretenir par rapport aux institutions,

notamment étatiques, dans un contexte d'approfondissement de la logique autoritaire ? Faut-il en finir avec le plaidoyer, ou le repenser autrement dans un contexte de nécessité de récits transformateurs ? Quels curseurs faut-il mettre entre construction d'alternatives à distance des institutions, rapports de force frontaux, et tentative de réformes et/ou d'activisme institutionnel ? Comment articuler au mieux les différentes stratégies de transformation radicale ?

Durant deux jours, par le biais de conférences, d'ateliers d'échanges faisant appel à l'esprit, au corps, à la danse, au chant, à l'écriture ou encore au jeu, de nombreuses pistes de réponses ont été évoquées à travers des récits polyphoniques des luttes et des alternatives venues de Guyane, du Chili, de Syrie, du Kurdistan, du Liban, d'Andalousie, de Seine-Saint-Denis, de Montreuil, de Bure, de Notre-Damedes-Landes, de Marseille, de Montpellier, de Dijon, et de nombreux autres territoires!

<sup>\*\*</sup>Ce texte a été écrit à partir de la richesse et de la diversité des interventions des participant.e.s; les prises de parole de Sylvie Paquerot lors de la restitution et de Corinne Morel Darleux en ouverture ont constitué une solide base initiale.

### I / METAMORPHOSE DES SENSIBILITES : PRENDRE CORPS, PRENDRE SOIN, PRENDRE LE TEMPS

« Je suis kurde de Syrie, originaire d'Afrîn. [...] Je suis témoin depuis 10 ans de la guerre qui ravage la Syrie, qui a fait d'immenses dégâts, y compris sur l'environnement. Nous avons lancé l'initiative bénévole des « Tresses Vertes », une campagne pour replanter 4 millions d'arbres au Nord-Est de la Syrie. Vous allez me dire : avec toutes les menaces qui vous avez, la guerre, les cellules dormantes de Daech, la coupure d'eau de l'Euphrate [par la Turquie], la Covid... [ça n'est peut-être pas la priorité ?]. [Pour nous], l'écologie est une question universelle, et parler de cela en temps de guerre est nécessaire et indispensable. »

Gullistan Sido, responsable des relations internationales du projet Tresses Vertes

Alors que l'on peut noter une tendance à nous oublier nous-mêmes dans nos engagements et avoir de la difficulté à prendre du recul sur nos propres fonctionnements, les Rencontres ont permis de poser cet enjeu comme central. En tant que collectifs, structures, personnes investies dans une perspective de transformation radicale de nos sociétés, quelles questions nous posons-nous sur les évolutions à entamer dans nos propres pratiques de lutte, manières de penser, façons de concevoir nos actions ? Ces réflexions sont essentielles pour envisager la continuité des luttes.

Dans ce cadre, **le temps** est une question qui a été soulevée à plusieurs égards, dans des perspectives diverses : depuis notre relation au vivant, jusqu'à notre rapport aux savoirs et à nos pratiques. Cet enjeu du temps signifie justement que l'on doit **prendre le temps** : celui de réfléchir à ces questions, de prendre du recul et de poser des regards réflexifs sur nos actions, décortiquer nos réalités. Alors que notre agir politique se situe dans une société construite sur le productivisme, comme nous l'avons mis en avant durant l'ouverture de ces Rencontres, prendre le temps devient radicalement subversif et rompt avec ce rythme induit par l'injonction à l'efficacité.

De ces nouvelles appréhensions du temps pourraient découler des transformations de nos regards... Est-ce que le jeu est vraiment la priorité dans une lutte ? Malgré les apparences et les possibles doutes, l'importance de prendre le temps de jouer ensemble s'est révélée. Aux côtés de l'Equipe Ludique, nous avons ainsi pris conscience combien le jeu, comme projection ou construction d'un imaginaire à vivre, pouvait nous aider dans nos prises de recul et nous décaler dans nos manières d'appréhender les questions et enjeux.

Bien que cette rupture avec le « vécu » habituel du temps soit apparue comme nécessaire, nous sommes confrontés à **des distorsions temporelles** qui impliquent nécessairement des paradoxes : nous faisons face à des situations urgentes en même temps que des finalités de « On crée une nouvelle Assemblée de luttes, une fois par mois où l'on parle de stratégie. Oui c'est exigeant, ce sont des heures d'assemblée où l'on n'est pas d'accord, il faut accepter qu'on ne puisse pas prendre des décisions rapidement. Entre urgences et consensus, trouver des manières de s'organiser à des moments où on n'y arrive pas. Cela permet de donner une régularité à la pensée de la lutte. »

Clarisse usagère du quartier libre des Lentillères

long-terme. Des fins qui ne sont pas toujours conciliables par rapport à nos choix tactiques et stratégiques de lutte. Devant ces paradoxes, nous devons évidement remettre en question ce qui doit l'être dans nos manières d'être et de faire, avec bienveillance et indulgence, pour également se préserver.

De fait, ces réflexions autour du temps ont soulevé la problématique liée aux épuisements militants, aux difficultés à articuler ces engagements avec nos vies, dans cette société où les valeurs néolibérales « d'adaptabilité », de « polyvalence », de « fonction multitâches » sont largement dominantes. La question du *soin* s'est alors révélée centrale dans bon nombre d'échanges. Alors que le fait de penser

« Dans ce pays, nous, femmes Noires, avons toujours témoigné de la compassion envers tout le monde, excepté envers nous-mêmes. Nous avons pris soin des personnes blanches parce que nous devions le faire, pour la paie ou la survie ; nous avons pris soin de nos enfants et de nos pères, de nos frères et de nos amants. [...] Nos filles et nos sœurs terrorisées, brisées, battues et assassinées portent en silence le poids d'un tel fardeau. Nous avons besoin d'apprendre à prendre soin de nous-mêmes, et à éprouver de la compassion les unes avec les autres. [...] Prendre soin de soi ce n'est pas de la complaisance, c'est de la préservation de soi, et c'est un acte de guerre politique. »

#### **Audre Lorde**

et faire attention à soi-même est souvent perçu comme une pratique individualiste, alors même qu'il faut agir pour les autres, faire face à l'urgence et agir pour le monde; il y a en réalité une dimension proprement politique à repenser ce fait de prendre soin de soi et la nécessité d'être ancré.e.s.

Liée à l'importance de prendre le temps, est apparue la nécessité de mieux connaître et se connaître pour participer à la fabrique de mondes habitables. Un mot est ainsi souvent revenu souvent lors de ces deux jours : celui de cartographie. Mais que nous dit finalement ce mot ? Il traduit ce besoin partagé d'appréhender à la fois ce à quoi nous appartenons, les luttes et les communautés ; ce à quoi nous faisons face : les systèmes de

pouvoir et de domination, et là où nous vivons : les lieux, nos territoires et nos interdépendances. Ce travail de réappropriation de savoirs ne nécessite pas uniquement une approche rationnelle mais suppose aussi d'apprendre à s'ouvrir davantage au sensible, à apprendre à « sentir-penser », comme le formule Arturo Escobar. Ainsi, au cours de ces rencontres nous avons beaucoup insisté sur l'équilibre essentiel entre le sensible et la raison et la nécessité de sortir de ces dualismes excluants et mortifères hérités de la modernité occidentale.

Cependant, l'expérience de ces deux jours nous a démontré que cette séparation reste encore fortement ancrée dans nos réflexes puisque nous nous sommes toutes et tous dirigé.e.s vers les ateliers plutôt perçus comme « rationnels » en laissant peu de place aux ateliers d'expérimentation – danse, voix, jeu, écriture dans lesquels la dimension sensible était beaucoup plus présente.

« La sensibilité écartée comme une faiblesse peut redevenir une force. »

Geneviève Azam

Pourtant, celles et ceux qui en ont fait l'expérience ont pu découvrir, aux côtés de la Fine Compagnie, combien **l'écriture**, par exemple était un puissant moyen de se relier à ces connaissances des êtres et des choses qui nous entourent et auxquelles nous sommes relié.e.s. A partir du poème « J'habite » d'Aimé Césaire, nous avons (re)découvert d'autres façons de tisser du lien, d'appréhender ces réalités à partir de nos sens, de nos émotions et de les conter.

J'habite près de vaches grises qui vivent sans bruit.
J'habite un village inconnu ; la greffe prendra-t-elle ?
J'habite le granit bleu gris mais je rêve en calcaire jaune pâle.
J'habite une maison provisoire... comme tout le reste.
Je suis habité de questions, comme des pierres dans la chaussure.
Avec l'âge, mes colères noires fondent comme des glaciers blancs et ça fait du gris dans ma vie.
Philippe

J'habite la fêlure du vivant J'habite un fond sans fond qui plonge au for intérieur de la forteresse - violemment J'habite la fêlure du vivant Je cherche à retenir, à retrouver, à retourner. Je trousse les tissus d'ambres déchirés. avec la candeur des enfants qui vivent les yeux fermés Je refuse d'habiter les terres abîmées Je refuse d'habiter les poèmes récités Je refuse d'habiter cette époque meurtrie Et pourtant, j'habite ici. J'habite une famille, une faille et me taille (au cap et) sans stupeur vers un crépuscule, une odeur des embrassades, des incandescences, une solitude de fer et des amitiés blancs. J'habite l'embâcle qui se délite avec comme au cœur le bruissement des limites. J'habite la débâcle qui s'éteint avec comme au corps le scintillement des confins. **Emmanuel** 

J'habite des déséquilibres d'argile J'habite le bois et le papier J'habite un imaginaire fragile Je recule et j'avance, focalisée vers un inconnu presque tangible, d'émerveillements et d'affection comme guidée par ma prose à la recherche de nouvelles métamorphoses. Marion

Tu seras la biche qui s'élance dans la forêt.

Au-delà de la transformation majestueuse, tu viseras le dépassement.

Le chaperon qui te mettra des bâtons dans les roues,
les kilomètres à parcourir, tu les ignoreras.

Tes avancées seront le rhizome du changement.

Tu sonneras avec le monde le réveil de la métamorphose.
Pour que le rhinocéros puisse continuer à remuer la terre
de sa corne magique vers l'horizon d'un commun bien vivant.

Inès

#### II/ PISTES D'ECOLOGIES DECOLONIALES ET POPULAIRES : SE REAPPROPRIER LES SAVOIRS, LES TERRITOIRES ET LE DROIT

« J'ai beaucoup de souvenirs affectifs liés au fleuve, que nous appelons Watu. Cela signifie « la rivière qui coule », « la rivière qui parle ». Pour beaucoup de gens, c'est juste de l'eau qui coule. Pour nous, c'est comme s'il était un être vivant qui discutait avec nous tous les jours. Tout notre processus de collectivité, de guérison et de spiritualité est lié au Watu et à l'eau. »

Shirley Krenak, militante autochtone du Brésil

Dans l'intensité des idées échangées lors des ateliers, il est ressorti de manière importante, le fait que l'ouverture à l'autre et l'ouverture au monde se nourrissent réciproquement. Que ce soit autour de nos relations au reste du vivant, des savoirs, de nos pratiques, on s'aperçoit que souvent les deux sont liés. Par exemple, notre usage critique du droit s'enrichit de notre compréhension de ce qui représente « la loi » dans d'autres cosmologies, ce qui en retour peut nous permettre d'ouvrir, d'élargir, de métamorphoser le droit et qui trop souvent nous paraît comme un outil soit inutile soit dangereux. Il devient à partir de là un champ de bataille qu'on peut se réapproprier.

Frotter nos imaginaires à ceux d'autres peuples, d'autres cultures, oblige à la fois à voir les limites de notre propre cadre de pensée, de notre propre droit fondé sur la distinction personne/chose. Si le fondement de celui-ci devenait *l'interdépendance* qui doit être entretenue ce sont les relations qui deviendraient alors protégées. On se donnerait alors des outils mieux adaptés pour réanimer les lieux, comme l'a souligné Geneviève Azam en ouverture des Rencontres.





Tableaux de l'artiste autochtone Daiara Tukano

Dans la continuité de ces réflexions, l'importance de la *perspective décoloniale* a été maintes fois soulignée, et notamment par Malcom Ferdinand lors de la conférence d'ouverture. Alors que la majeure partie de la Terre a été abîmée par les rapports sociaux de domination issus de la colonialité, on constate pourtant des biais ethnocentrés dans de nombreuses luttes écologistes en France

« Ce que l'écologie décoloniale veut dire, c'est qu'on ne peut pas penser la crise écologique sans interroger l'imaginaire profond de ce qu'est la France. On ne peut pas changer la société sans repenser l'histoire coloniale et esclavagiste. »

#### **Malcom Ferdinand**

notamment. « Nous avons favorisé la figure du « promeneur blanc solitaire dans la nature vierge », au détriment de peuples autochtones, de descendants d'esclaves, fugitifs, marrons » expliquait Malcom Ferdinand. Pourtant les « territoires d'Outremer » concentrent une immense partie des enjeux de biodiversité, d'impact du changement climatique, d'élévation du niveau de la mer, de blanchissements des coraux, etc. Et de très nombreuses luttes ont lieu comme contre le chlordécone dans les Antilles ou contre des projets extractivistes en Nouvelle-Calédonie ou en Guyane. C'est d'ailleurs le message qu'est venu partager Roland Sjabere, le chef coutumier du village d'Atopo W+P+ en Guyane, dont la forêt est menacée par un immense

projet de centrale hydrogène-photovoltaïque. Dans un contexte guyanais de revendications de l'application des droits des peuples autochtones, la question de l'autodétermination est centrale. Alors que le village développe un projet d'autonomie matérielle depuis plus d'un an, ce projet de centrale qui cherche à s'imposer repose la question de la manière dont on habite les territoires et de comment et qui prend les décisions, et dans quels buts.

Comment élargir le regard pour se confronter collectivement à la crise écologique ? Comment tisser de nouvelles alliances sur une base d'égalité ? Ce sont des questions éthiques et stratégiques absolument fondamentales et prioritaires. « Il faut pointer ces systèmes de pensée et ces mécanismes [coloniaux] qui perpétuent des injustices, des manières destructrices d'habiter la Terre pour les renverser... [Car] face à la crise climatique, on ne va pas s'en sortir sans rencontre, chacun dans son coin. Il faut que l'on puisse créer les conditions dignes et égales de la rencontre. L'inverse de la colonisation, c'est la possibilité de la rencontre » affirmait Malcom Ferdinand. La perspective décoloniale permet donc à toutes et tous de repenser plus concrètement et profondément notre rapport au monde, aux territoires et aux lieux que nous habitons, de mettre un nom sur des malaises que nous ressentons, de mettre un nom sur la manière dont nos regards, nos sensibilités, nos rapports au monde sont construits, sur leurs angles morts. Et habiter autrement les territoires.

« On a créé une association pour l'autonomisation du village Atopo W+p+.
Nos anciens étaient autonomes pour vivre en commun [...]. Mais le système a dû piétiner le mode de vie amérindien et son autonomie. Alors que fait-on maintenant ? Est-ce qu'on attend de la mairie, ou est-ce qu'on travaille en commun ? Si les anciens ont vécu de façon autonome, alors on sait faire, on peut le faire aussi ! Le système veut nous engloutir mais on refuse. Je suis heureux de mettre en place ce plan d'autonomisation, en lien avec les jeunes. Il faut que la population puisse prendre en main ce village ! »

#### **Roland Sjabere**

Durant les ateliers, la question « coloniale » a aussi été envisagée sous l'angle de la « modernisation » à marche forcée via l'imposition d'un modèle prédateur capitaliste extractiviste et par conséquent l'anéantissement ou les attaques répétées contre d'autres manières de faire société et de se relier aux territoires que nous habitons. Comment par exemple l'imposition d'un modèle agricole ultra-productiviste a bouleversé les pratiques paysannes ? Comment le phénomène de métropolisation homogénéise les territoires et envahit nos imaginaires ? Comment les trajectoires d'exil font-elles face à des réalités ultra violentes de racisme et de violences policières y compris à l'arrivée en France, à la difficulté de s'auto-organiser ? Comment des quartiers populaires subissent-ils, en plus des violences policières, de hauts niveaux d'inégalités socio-environnementales, et comment y faire vivre la justice ?

Plusieurs personnes ont ainsi mis en avant cette « colonisation » en cours des imaginaires et des pratiques comme processus de dépossession de lieux, de savoirs et savoir-faire, de mémoires allant même jusqu'à aliéner nos imaginaires nous empêchant de croire en d'autres perspectives.

De nombreux collectifs, acteurs et actrices, présent.e.s au cours de ces deux jours, se sont déjà emparé.e.s de ces questions. Ancrée au cœur de Montreuil, la Cantine Syrienne donne corps à une autre expérience de la territorialité à travers l'expérience de l'exil et la volonté de partager un nouvel internationalisme des solidarités, des luttes et des soulèvements populaires à travers le monde. A des kilomètres plus au sud, à Marseille, le collectif des Gammares retisse les liens qui unissent les habitant.es du territoire au ruisseau des Aygalades qui le traverse, et donne corps à une culture commune, une mémoire des lieux.

Ces perspectives nourrissent également la réflexion autour de nos savoirs, du rapport entre les savoirs et l'agir politique. Le savoir recherche, le savoir académique, le savoir expérience et sensible, le savoir culturel : comment peut-on croiser et interféconder tous ces savoirs dans une perspective de transformation radicale, à partir d'expériences situées ?

Tout cela porte cependant une exigence qui, sans être exprimée explicitement était sous-jacente dans beaucoup de réflexions : la nécessité d'expérimenter.

« Il nous faut développer des pratiques, des savoirs, savoirfaire et savoir-être modelés dans la boue et animés par les luttes, non plus vers « une transition » mais pour permettre la rupture, oser la désertion »

Ecole de la désertion ZAD Notre-Dame des Landes

### III/ ARTICULER LES STRATEGIES, INVENTER DE NOUVELLES ALLIANCES ET CONSTRUIRE DES MONDES HABITABLES

« On s'organise de manière horizontale, sans hiérarchie. On vit ensemble à 18 adultes et 17 enfants. On prend nos décisions ensemble. C'est une expérimentation concrète de la démocratie directe, une preuve que ça marche. Les gens ne comprenaient pas au début. C'est important dans le contexte du Liban, ça fait 30 ans qu'on essaie de nous prouver que ça ne peut marcher qu'avec de l'oppression, alors que ça foire partout. Ça prend plus de temps pour prendre des décisions, mais on est beaucoup plus solides sur le long-terme. On n'a pas le choix d'être radicaux pour survivre : il faut qu'on travaille ensemble, qu'on vive ensemble. Avec toutes nos différences on arrive à s'organiser, à donner des coups de mains ailleurs, faire en sorte de donner vie à d'autres jardins coopératifs partout dans le pays! »

Serge Harfouche du collectif Buzuruna Juzuruna au Liban

Pour expérimenter, il faut se donner **le droit de se tromper**. Cet élément a été au cœur de nombreuses discussions lors de ces deux jours. Pourquoi ? Parce que, du fait des immenses bouleversements en cours, nous sommes confronté.e.s au fait que le passé n'est pas garant de l'avenir y compris dans nos stratégies et le choix de nos luttes. Ce qui a pu fonctionner lors des mobilisations historiques n'est plus contraint d'aboutir dans le futur à l'aune du changement climatique, de l'explosion des inégalités sociales, de l'aggravation du néolibéralisme autoritaire, de la montée en puissance des haines nationalistes, et du renoncement de l'oligarchie capitaliste à toute idée de monde commun... Nous devons **nous réinventer**.

Cette volonté de métamorphose exige de remettre sur le métier notre ouvrage quant à nos stratégies et le fonctionnement de nos propres structures, collectifs, organisations. Il y a eu beaucoup de discussions dans les ateliers autour des **choix stratégiques**, des articulations à inventer et des **alliances**.

Si l'enjeu du rapport aux institutions a fait l'objet de nombreux et vifs débats, la puissance de l'articulation entre les luttes et les alternatives était particulièrement évidente. La lutte contre la poubelle nucléaire de Bure, dans la Meuse, se voit renforcée par la revitalisation des terres cultivées par le collectif de maraîchères des Semeuses. L'autonomisation du village kali'na d'Atopo W+p+ en Guyane, est renforcé dans freins pertinence au vu des constants l'autodétermination du fait de projets néfastes sans cesse imposés. La défense de leurs droits à une vie digne par les travailleuses étrangères auto-organisées au sein du collectif des Journalières en Lutte de Huelva se nourrit d'une volonté de changer à la racine le système destructeur et raciste des

« A la suite des travaux d'Olin Wright, je dégage schématiquement trois mécanismes de transformation postcapitalistes : les stratégies de rupture ; les stratégies interstitielles ou politiques préfiguratives ; les stratégies symbiotiques, au sein des pouvoirs publics, par le droit, au sein de l'Etat. [...]. Il s'agit de dépasser les oppositions idéologiques binaires héritées du 20ème siècle, et de faire de la pluralité interne des « écosocialismes » un facteur de force et pas d'impuissance. On a perdu depuis 50 ans, c'est un désastre : pour « éroder le capitalisme », on est obligés d'imaginer de nouvelles alliances.

**Laurent Jeanpierre** 

monocultures intensives de fraises en Andalousie et au-delà, de tout le système agricole productiviste.

Dans l'urgence de certaines de nos luttes, pressé.e.s par l'aspiration aux changements qui nous porte à construire ces alternatives, nous ne devons pas perdre de vue nos finalités, car cela peut nous éclairer sur les tactiques et stratégies que l'on peut choisir. Mais la diversité et les transformations du

monde que nous connaissons nous obligent à remettre en question ces équilibres, ces choix. Plutôt que de prétendre appliquer des recettes clefs en main, il semble judicieux de prendre le temps de se doter de critères et outils pour construire des boussoles pour nous aider à nous orienter dans les options possibles en gardant en tête les finalités de nos actions.

En ce sens, il est apparu essentiel de choyer la diversité des bifurcations possibles et l'importance de ne pas prédéterminer le chemin des métamorphoses.

Avec l'Equipe ludique, ces différentes voies possibles dans la métamorphose étaient au centre de « l'atelier jeu » proposé. En réfléchissant toutes et tous ensemble à comment poser les questions de bifurcations sociétales possibles à travers une activité de construction d'un imaginaire par le jeu, ce sont de nombreuses questions qui resurgissaient et permettaient le débat : comment représenter dans le cadre d'un outil pédagogique comme le jeu des exemples de bifurcations souhaitables sans les caricaturer ou les dépolitiser ? Quand le jeu s'arrête-t-il ? Quand considère-t-on avoir « réussi » les métamorphoses radicales ?

Accompagné.e.s par la Fine Compagnie, certain.e.s d'entre nous ont ainsi (ré)inventé une ville idéale, grâce aux mouvements de leurs corps, aux échos de leurs voix et aux relations tissées avec les personnes présentes et les autres qu'humains, qui peuplaient cet espace imaginé. Par cette expérimentation, imaginative et organique, ressentie et pensée, nos sensibilités se sont rencontrées pour donner vie à un corps social au cœur d'un espace commun. Une expérience éphémère et inspirante.

« Notre lutte commence donc par une réappropriation de notre corps, une réévaluation et une redécouverte de ses capacités de résistance, une célébration de ses pouvoirs, individuels et collectifs. »

Silvia Federici

La réanimation de ce que nous sommes passe par les expériences que nous vivons mais aussi par une reconsidération et un croisement des savoirs qui peuvent à leur tour nourrir des chemins pluriels qu'il nous reste à travailler.

Par un éveil de **nos imaginaires**, perpétuellement nourris de nos échanges et de nos sens, l'horizon des possibles s'élargit, ancré dans des réalités, des territoires, des paysages. L'importance de partager de **nouveaux récits** d'avenir est alors essentielle pour réenchanter notre monde et continuer de donner vie aux utopies radicales.

Ça ne marche pas quand le corps est sidéré.

Toute action du corps est connaissance. Et toute connaissance est action.

Comment ça marche alors?

Ça marche quand la connaissance du corps travaille l'imaginaire. Les jambes peuvent nous dire où aller si on leur dit comment ça marche. Et ça marche!

Mais, là encore, ce n'est pas si simple.

Le corps pense. La tête marche. Il faut leur faire habiter le même rythme, c'est alors que ça marche.

(Bravo Johanne qui les fait marcher ensemble).

Cristina

#### **IV/ Perspectives**

Après l'intensité de ces deux jours de rencontres, nous voulons prolonger cet élan collectif, continuer de faire vivre ces différents espaces d'échanges, d'agitation d'idées et de partages d'expériences.

Suite aux Rencontres, divers **espaces de liaisons** ont vu le jour. Co-construits avec divers partenaires, complices et allié.es, des temps d'échanges sont organisés pour renforcer les passerelles, permettre le débat et les frottements entre différents « mondes » : autour des questions reliées à la construction des commun(s), d'initiatives d'auto-organisation et de réappropriation territoriales ; autour des pratiques et pensées du soin dans les milieux militants ; autour des luttes pour l'eau et le vivant ; etc. Ces espaces seront « testés » tout au long de l'année 2022 afin de trouver ensemble les meilleures approches pour échanger, apprendre les uns des autres voire agir ensemble.

Au cours de l'année, plusieurs sessions de rencontres, les « petits déjeuners Croissants Fertiles » viendront poursuivre la dynamique de réflexion et discussion autour de nos pratiques au sein de la société civile et du monde associatif et militant, en permettant, dans un cadre informel et convivial, de croiser les regards et les expériences. Après une première rencontre en mai 2021, autour de la question « Faut-il en finir avec le plaidoyer institutionnel ? », d'autres rendez-vous exploreront les changements de pratiques en lien avec les luttes pour le vivant ; les enjeux de soin et de connaissance de soin ; les pratiques de faire commun(s) et de démocratisation radicale au sein d'espaces déjà existants ; etc.

Et comme nous souhaitons plus que jamais donner du corps et du cœur à toutes ces métamorphoses qui s'inventent déjà à travers le monde, nous partagerons, chaque mois à partir de février 2022, des « Nouvelles des utopies en résistance » ! A travers des entretiens ou des articles de fond, des portraits d'acteurs et d'actrices du changement radical ou d'intellectuel.les qui pensent la rupture, nous voulons renforcer nos interconnaissances, affûter nos alliances et éclairer certains enjeux essentiels pour faire émerger les nouvelles pensées et pratiques qui prennent vie et s'expérimentent dans ces utopies en résistance.

La Fondation Danielle Mitterrand, à sa modeste échelle, a fait le choix de s'orienter vers ce qu'elle nomme le « radicalisme utopique », pour contribuer à « donner vie », accompagner, soutenir économiquement des utopies radicales qui construisent des alternatives en rupture avec le système existant. Au-delà des discours et des intentions, la Fondation tente de réorienter ses stratégies : le plaidoyer institutionnel national et international a été arrêté pour se concentrer sur le soutien direct aux alternatives radicales (allant à la racine des problèmes), la mise en lumière de récits transformateurs à partir de celles-ci, et la co-animation d'espaces de liens et de réflexion sur nos propres pratiques.

Enfin, la Fondation Danielle Mitterrand, interpellée par les pratiques du/des commun(s) et le souci d'ancrage « terrestre », poursuit depuis début 2021 avec une dizaine d'autres associations et collectifs, une dynamique passionnante en vue d'ouvrir un lieu aux alentours de Cluny, pour en faire un « commun » pour et avec des mouvements, luttes, collectifs et organisations, artistes, etc. Un lieu commun pour pouvoir se ressourcer et faire des « pas de côté » des urgences et des to-do-lists ; un lieu pour apprendre à se connaître entre différents réseaux ; un lieu pour vivre collectivement le fonctionnement d'un commun ; un lieu pour s'essayer et expérimenter ; un lieu pour mélanger les dimensions artistiques, politiques et alternatives ; un lieu qui participe à prendre soin des vivants sur un territoire ; un lieu de « base arrière » pour mieux affûter les résistances à venir. Ce projet est en cours de construction et ouvert aux collectifs intéressés (n'hésitez pas à nous écrire pour plus d'informations à l'adresse : utopies@france-libertes.fr ).